Communiqué de presse

les 4 et 5 mai 2012, présentation du *film-document* et du rapport

Enquête sur le/notre dehors (Valence-le-Haut)

recherche initiée en 2007 par Alejandra Riera
avec des habitant(e)s du quartier de Fontbarlettes

en vue de la réalisation d'une *image de pensée collective* du lieu qu'on habite

***Enquête sur le/notre dehors (Valence-le-Haut)* est une réponse à la commande * formulée par des habitant(e)s de Fontbarlettes avec l'association Le MAT.**
Constatant une stigmatisation du quartier, les commanditaires — en faisant appel à l'artiste Alejandra Riera — ont souhaité révéler les manières dont les habitants se sont appropriés cet espace en mutation constante, ainsi que les perceptions sur « un dehors » plus vaste susceptible de donner une lecture différente.

vendredi 4 mai
17 h 30 : projection du *film-document* à Valence-le-Haut dans le quartier de Fontbarlettes, au 17 rue Georges-Bizet, auditorium de la Maison des syndicats.

samedi 5 mai
16 heures : présentation du *film-document* au centre-ville de Valence, à Lux, scène nationale, 36 boulevard du Général-de-Gaulle.
Séance suivie d'un échange avec Amel et Mohamad-Ali Osman et leurs enfants, Mireille Baudron, Michèle et Éliane Blache, Hafida Kada, Pierre Pellet, Rachid et Rachida Zahri, Luc Fontaine, Ahmad Qamouch, Daniel et Suzanne Anquetil, Meriem Fradj, Xavier Hubert, Mohamed Ben Ftima, Marion Barras, Marine Boulay, Alejandra Riera.

En présence de Zahia Rahmani (écrivain et historienne de l'art) et Patrick Leboutte (spécialiste du film documentaire, critique de cinéma et essayiste).

Contacts :
Valérie Cudel / à demeure : 06 08 87 22 31, 04 75 78 45 14, a_demeure@orange.fr
Sylvie Vojik / art3 : 04 75 55 31 24, contact@art-3.org

* L'*Enquête sur le/notre dehors* a été initiée dans le cadre de l'action Nouveaux commanditaires proposée par la Fondation de France.
Médiation–production : Valérie Cudel/à demeure, en partenariat avec Imagine/Issy-les-Moulineaux et art3/Valence.
Soutiens financiers : Fondation de France, ministère de la Culture et de la Communication, Centre national des arts plastiques (*Image-Mouvement*)/DRAC Rhône-Alpes, Région Rhône-Alpes, Département de la Drôme

Vue partielle, 11 novembre 2008.
Gare de Lyon, Paris, palmier en pot, « Butia Yatay, origine : Argentine, Brésil »

[…] Monde des usages, langues, savoirs, odeurs, théories, angoisses, conspirations, rêves… ce lieu que l'on habite dépasse largement les limitations non seulement de l'architecture des grands ensembles et les équipements du pouvoir qui les accompagnent, mais également celle de documentaires et d'images qui font perdurer inlassablement le fantasme d'une zone mal famée où les habitants seraient destinés à se confondre indéfiniment à des blocs sans voix ni pensée, sans avenir ni capacité d'envol.
Il sera ici plutôt question des usages et de non-usages, de manières de faire avec la vie là où on est, de créer un laboratoire de formes fictionnelles où ce que nous avions à raconter du monde et de nous-mêmes cesse d'être méprisé. […] A.R.

L'artiste et les habitants ont dépassé le cadre initial de la commande, devenant les producteurs d'un détournement possible des enjeux dont ils / elles se savent les porteurs.

Note sur le travail d'Alejandra Riera à Fontbarlettes, Valence-le-Haut

Emmanuel Tibloux

Dans le travail mouvant, instable, irréductible aux canons de ce qui fait œuvre, dans ce travail si malaisément saisissable mais qui n'a rien de fragile pour autant, dans le travail indécidable et pourtant décidé d'Alejandra Riera, au cœur de ce travail en composition et recomposition incessante, il y a un point fixe, à partir duquel se font et se défont les agencements toujours en cours : c'est la conscience, claire et assurée, de l'étroite solidarité de l'esthétique et du politique.

La connivence de ces deux registres est inscrite à même la langue française, dans la polysémie du mot *représentation*. Là où nous ne disposons que d'un seul et même mot, la langue allemande propose deux vocables distincts, dont Marx a bien montré, dans *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, comment ils s'articulaient au plan sociopolitique : *Vertretung* et *Darstellung*. Et cela, Alejandra Riera le sait, qui dit le tenir de son amie la philosophe et artiste Fulvia Carnevale : « Le premier a une connotation plus forte, et signifie parler à la place de quelqu'un. Le second, davantage lié au geste d'amener à la présence, se rattache donc plus au domaine artistique et poétique en général [1]. » Mais dans les deux cas, une même opération est à l'œuvre, qui consiste à assigner une parole, une figure, une image ou une forme, au représenté. Toute représentation est assignation. Défaire ce régime esthético-politique de l'assignation, en lui substituant d'autres formes d'agencements, plus complexes et plus subtils : tel est le programme que, sous forme de films et de livres, par une attention toujours *en prise* – de vues, de notes, de sons – sur le réel, par un patient travail d'échange, de compilation, sélection et montage, met scrupuleusement en œuvre Alejandra Riera.

Il faut avoir ces éléments à l'esprit pour mesurer les raisons qui ont pu présider au choix d'une telle artiste dans le cadre d'une commande*, dont l'un des enjeux principaux était de proposer une réflexion critique et une alternative aux représentations communes des quartiers dits sensibles. Second volet d'une *Enquête sur le/notre dehors* initiée en 2003 par un travail sur la « normalité inquiétante [2] », *Étude à propos d'une zone sensible, Fontbarlettes, Valence-le-Haut* procède en effet d'une invitation et d'une commande. Celles-ci furent adressées à l'artiste par deux groupes d'usagers du quartier : l'association Le MAT (Meriem Fradj et Xavier Hubert) et un groupe émanant de l'école d'art, composé d'anciens étudiants (Héloïse Bariol, Nais Van Laer, Badr El Hammani), d'un enseignant (Pierre Pellet) et du directeur que j'étais à l'époque.

Amorcé en 2007, année des premiers échanges avec les habitants, le travail accède aujourd'hui, soit cinq ans après, à la visibilité publique, sous la double forme d'un film et d'un rapport.

L'essentiel toutefois ne se jouerait pas, selon l'auteur, dans l'une ou l'autre de ces deux formes matérielles, mais dans leur articulation, ou plutôt dans l'excès de l'une sur l'autre :

« Cette forme en processus, note Alejandra Riera en 2009, sera non pas un film, ou une publication, mais un *film-document*, qui déborde du film lui-même et réunit des ensembles de documents où des parties filmées ont à voir avec des textes, des images-textes, des situations concrètes et des moments historiques dont les films ne seraient qu'une partie se retrouvant dans une configuration nouvelle d'existence [3]. »

Tout autant stratégique qu'ontologique, et bien plus métaphorique que littérale, cette note d'intention met en garde contre l'effet de clôture (voire de monumentalité), et partant d'assignation, que porte en elle toute œuvre. À l'œuvre close et unique, qui prétendrait livrer, comprimés et rassemblés – comme un génie dans sa bouteille – le sens et la vérité, Riera préfère l'ouverture et la dualité d'un dispositif dialogique, propre à accueillir et organiser les divers matériaux d'un travail dont le titre nous dit qu'il tient de l'enquête et de l'étude. Aussi, on l'aura compris, ce dont il s'agit ici n'est pas d'épuiser un objet, mais de le construire patiemment, selon un processus spécifique de *configuration*, capable de déjouer la puissance d'assignation de la représentation.

Dans le film comme dans le rapport, la forme la plus visible de ce processus est la prégnance du montage, c'est-à-dire des opérations de coupe et d'agencement. Ici et là, c'est la discontinuité et l'hétérogénéité (des sons, des images, des textes, des registres) qui prévalent, bloquant par là même toute possibilité de continuum narratif, de congruence sémantique ou de consistance typologique (de type psychologique ou sociologique), de sorte que la représentation ne peut jamais vraiment *prendre*. Entravant le système astreignant de la représentation, ce parti pris du discontinu tend en revanche à porter et à maintenir l'attention et la pensée au maximum de leurs capacités d'éveil. Créant une situation propice à l'analyse et à la réflexion critique, il concourt alors à ce qu'il faut bien appeler, en paraphrasant le titre d'un ouvrage de Jacques Rancière, dont la pensée habite tout le travail d'Alejandra Riera, l'*émancipation* du spectateur/lecteur. Opposer aux représentations assignatrices une configuration émancipatrice : tel pourrait être l'un des grands enjeux de ce *film-document*.

Procède notamment d'une telle visée tout le travail d'abstraction qui, dans le film, informe le vocabulaire des objets. Celui-ci se concentre dans une sorte d'alphabet de la « zone sensible », composé de trois éléments à haute valeur symbolique, la grille, le bloc et la racine, que l'on voit rassemblés dans l'un des tout premiers plans et qui seront par la suite déclinés sous divers avatars, tels que la cage, le mur ou la lézarde – lesquels pourront encore atteindre un degré d'abstraction plus élevé, en devenant plan, quadrillage et lignes de fuite. Dans le même ordre d'idée, on relèvera les nombreuses références au couple haut *vs* bas, qui polarise tout notre imaginaire des valeurs et dans lequel s'inscrit Valence-le-Haut, mais dont le film s'attache à montrer le caractère culturellement déterminé – et donc réversible.

Autant que sur le spectateur, c'est finalement sur le quartier lui-même, sur cette zone stigmatisée, que porte tout le travail d'émancipation conduit par Alejandra Riera. Et ici comme là, ce n'est pas de didactique ou d'éducation qu'il s'agit, mais de produire un agencement capable d'affranchir un territoire et ses habitants de l'assignation des représentations. Ainsi découvre-t-on, au fil du film et du rapport, dans le dialogue des planches et des textes, des sons et des images, des témoignages, des commentaires et des citations, dans tout ce qui circule de l'un à l'autre, que, de même qu'on put le dire de Rome, mais en un tout autre sens, Fontbarlettes n'est pas dans Fontbarlettes, qu'il y a des alentours et des échanges, et que la périphérie est aussi au cœur de la ville, dans les gares, sur les hauts plateaux, aussi bien du Vercors que de l'Atlas ; et inversement, qu'il y a dans Valence-le-Haut tout un monde, avec sa géographie, son histoire et sa culture, qui sont celles de la colonisation, de l'exploitation, de l'émancipation, de la construction, des mathématiques, de la poésie, de la philosophie – tout un monde qui est le nôtre, aussi vrai que l'on n'habite jamais qu'un seul et même monde.

1. « Maquette. Images en chantiers. Entretien avec Alejandra Riera », entretien réalisé par Pascale Cassagnau, in *Vacarme*, nº 32, été 2005.
2. Sous-titré « espaces de friction avec une normalité inquiétante », ce premier volet est la documentation filmée d'une expérience menée au Brésil entre 2005 et 2007, à la croisée du théâtre, de la philosophie et de la psychiatrie.
3. Alejandra Riera, note de travail d'avril 2009.